Howard W. Haggard

L'ART DE GUÉRIR

La Saignée

Alors que les méthodes utilisées pour traiter la maladie semblent à première vue nombreuses et dissemblables, elles se réduisent en réalité à de simples variations sur trois procédés fondamentaux: primo, la guérison par la foi; secundo, la thérapeutique hygiénique; tertio, les traitements médicamenteux.

La première de ces méthodes consiste à tenter de supprimer l'état morbide au moyen d'influences exercées sur l'esprit. Les premiers chrétiens et ceux du Moyen Age pratiquaient la guérison par la foi quand ils exorcisaient les démons qu'ils croyaient responsables des maladies: ils sacrifiaient de la sorte à un principe né parmi les peuplades les plus primitives. De nos jours ce principe est toujours à la base de la Science Chrétienne *(Christian Science)* et des autres formes de cures dites miraculeuses. Il est appliqué aussi en psychanalyse et dans la méthode Coué.

La seconde méthode de traitement, la thérapeutique hygiénique, est fondée sur le fait que le corps tend à guérir de lui-même et que les gens recouvrent donc spontanément la santé. Les moyens de traitement sont destinés dès lors à recréer les conditions dans lesquelles les patients se rétablissent, à aider le corps à se guérir et à minimiser les effets de la maladie. Un traitement de cette sorte comprend le repos, le soleil, les bains, l'air pur et la diète, mais aussi l'administration d'antitoxines et les sérums curatifs.

La troisième méthode de traitement, celle par les médicaments, est une relique du corps de légendes relatives aux poisons. En tant que médicaments, les drogues peuvent

être utilisées à diverses fins. Elles peuvent être administrées à titre d'antidote ou spécifique d'une maladie.

Autrefois, la thériaque et la mithridatique étaient données comme antidotes universaux ou spécifiques de toutes les maladies; à notre époque on se sert de la quinine comme d'un spécifique de la malaria, et du salvarsan, comme d'un spécifique de la syphilis. Des drogues peuvent aussi être données pour combattre les symptômes d'une maladie: ainsi l'opium sert-il à neutraliser la douleur. Enfin elles peuvent servir à stimuler les fonctions corporelles paresseuses, par exemple le calomel utilisé comme purge.

A divers stades de la civilisation, à diverses époques, chacune de ces trois méthodes de traitement a eu ses périodes le faveur. Aux stades inférieurs de la civilisation, la guérison par la foi prédomine, mais elle est complétée par un usage modéré de médicaments.

La guérison par la foi est la nédecine par excellence des peuples primitifs et superstitieux; jusqu'au Ve siècle avant le Christ ce fut à vrai dire la principale méthode de traitement. A cette époque la thérapeutique hygiénique fut instaurée chez les Grecs, et peu après, des traitements par médicaments y furent petit à petit adjoints.

Quand la religion chrétienne apparut, l'influence de son mysticisme élimina lentement ces méthodes et l'on en revint à la guérison par la foi.

Pendant treize siècles, cette sorte le médecine prédomina. Une forme de traitement par les drogues subsista toutefois, et, vers la Renaissance, son usage s'accrut dans de fortes proportions. Les formes religieuses de guérison par la foi furent peu à peu éliminées, mais la thérapeutique hygiénique ne fut pas ressuscitée aussitôt. Le traitement par les drogues qui se développait n'avait rien de rationnel. Les médications employées étaient pour la plupart inutiles, certaines mêmes nocives.

La vogue croissante les drogues et la désaffection croissante de la guérison par la foi correspondaient à un déclin du respect de la religion. Mais le choix illogique des drogues et la croyance non moins illogique à leur efficacité étaient l'arrière-faix du fanatisme dont la civilisation émergeait peu à peu, tandis que la liberté individuelle gagnait du terrain.

Quand les connaissances s'accumulèrent pour former ce que nous appelons à présent la science, la thérapeutique hygiénique réapparut peu à peu et les drogues furent reléguées à une place subordonnée. On n'en arriva là que dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle.

En dépit de l'épanouissement de la science, la guérison par la foi n'en persiste pas moins dans des cultes non-médicaux. Mais la part de vérité qu'elle contient est à présent absorbée avec lenteur par la médecine moderne. En fin de compte les trois méthodes de traitement se combinèrent pour donner naissance à une pratique rationnelle centrée sur un même but: la guérison.

L'homme primitif voit dans la maladie le jeu de forces surnaturelles. Pour lui elle est causée par un démon, déclenchée par des ennemis usant de sorcellerie, ou produite par l'influence maléfique d'un esprit, que ce soit celui d'un homme mort, d'un animal ou même d'une plante.

Le travail du sorcier consistait à chasser le démon, à déjouer la magie de l'ennemi et à calmer le mort. Pour arriver à ses fins, il distrayait le patient de ses souffrances, lui donnait confiance en son rétablissement et lui laissait enfin un gage pour lui rappeler l'efficacité de la cure.

Pour fixer l'attention du patient sur le traitement, le sorcier revêtait un accoutrement

fantastique. Parfois il s'enveloppait dans une peau de bête jusqu'à ressembler à un énorme ours bipède. Il poussait des cris, dansait et agitait une crécelle.

Après avoir achevé son traitement personnel, il donnait à son patient une amulette que celui-ci devait porter pour tenir les démons à l'écart. Il décrétait quelques tabous - des objets à éviter, des mets à supprimer - ou ordonnait d'accomplir certains actes pour assurer la persistance de l'action médicale. Ces actes étaient d'ordinaire fantastiques: éviter de marcher sur des objets déterminés ou respecter un certain rituel pour pénétrer ou sortir de la hutte. Les amulettes, les tabous et le cérémonial grotesque servaient à inspirer confiance au malade et à le maintenir dans cet état. La méthode utilisée par le sorcier pour soigner un malade était essentiellement semblable à celle qu'adopte de nos jours le père d'un nourrisson qui vient de se cogner la tête: il fait balancer sa montre sous le nez du bébé, lui fait des grimaces, ou exécute quelque clownerie pour lui faire oublier son mal.

La guérison par la foi pratiquée de nos jours chez les civilisés ne diffère que par la forme de celle des peuples les plus primitifs. Le sorcier en transes et le guérisseur placide en complet veston appliquent dans leur traitement les mêmes principes essentiels: captiver l'attention du patient, gagner sa confiance, lui Inspirer foi en sa guérison jusqu'à nier l'existence même de la maladie.

Il faut reconnaître en toute franchise que certaines maladies peuvent être guéries de cette façon et que les symptômes de certaines autres peuvent être soulagées de manière temporaire. Dans de tels cas le patient est poussé à se guérir lui-même ou à faire disparaître ses symptômes, tout comme l'enfant oublie sa douleur en regardant son père faire le clown.

L'élément primordial de la guérison par la foi est d'inspirer confiance au patient: il faut que celui-ci soit sincèrement convaincu. Aucune guérison par la foi n'a jamais été réussie sur un homme évanoui, un animal ou un idiot, et seuls les procédés les plus grossiers agissent sur les enfants.

Jusqu'où peut mener une confiance aveugle dans les possibilités de guérison par la foi nous est révélé par l'histoire de saint Hilaire, qui, au IVe siècle, aurait avec courage affronté et délivré un chameau possédé par le démon. Il y eut même un évêque de Lausanne qui jeta un jour l'anathème sur tous les hannetons de son diocèse.

La guérison par la foi porte les noms les plus divers. Ses adversaires l'appellent *superstition*; ses partisans la nomment *traitement psychique*, imposition des mains,

chiropraxie*, psychanalyse ou auto-suggestion. *(* Voir note en fin de chapitre)*

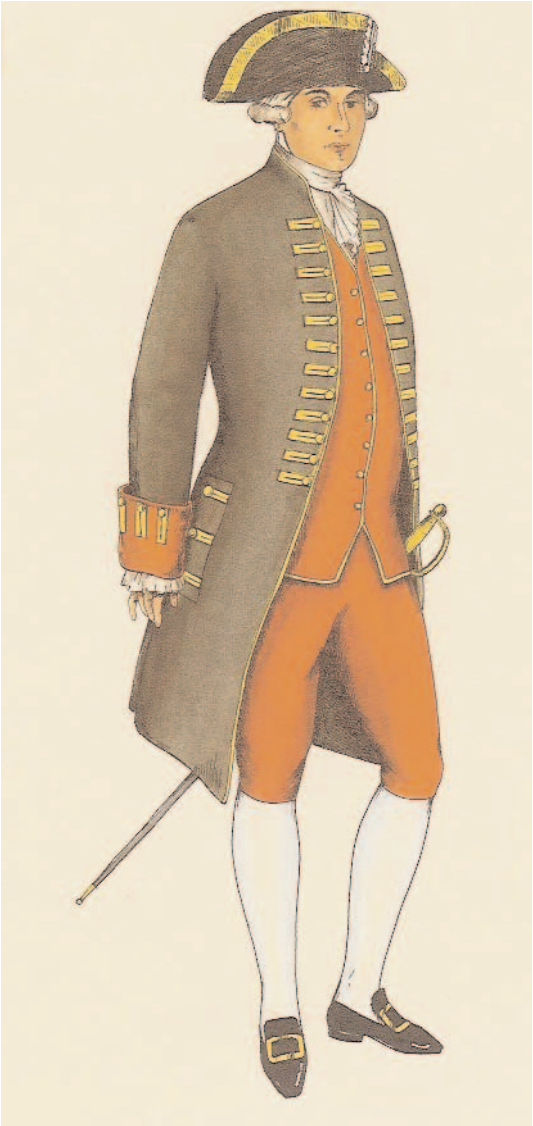
A cette liste il faudrait ajouter aussi la «confiance dans le médecin» prônée par le vieux praticien familial d'il y a deux générations. La plupart de ses prescriptions faisaient office d'amulettes ou de tabous destinés à rappeler au patient la confiance qu'il inspirait. Quel que soit leur nom, toutes les formes de guérison par la foi sont par semblables et elles ont toutes leur origine dans la médecine du sauvage primitif.

La guérison par la foi ne doit pas être repoussée à la légère. Elle a ses dangers, mais elle est aussi efficace dans certains cas. Elle est dangereuse quand elle est tentée avec un entêtement fanatique pour des maladies qui ne peuvent en bénéficier et qui, non traitées de façon positive, entraînent l'infirmité ou la mort.

Quand on l'utilise avec une intelligente discrétion, ce qui est rarement le cas, la guérison par la foi est une forme de traitement des plus utiles. Elle est fondée en effet sur l'influence de l'esprit sur l'activité du corps. L'esprit est une fonction du cerveau et, à travers celui-ci, se trouve en communication constante avec chaque partie du corps par le canal des nerfs afférents et déférents. L'activité de chaque organe du corps se trouve sous le contrôle du système nerveux. L'extension d'un bras ou d'une jambe, la sécrétion de salive, les variations de l'irrigation sanguine d'un organe, les mouvements respiratoires, le rythme cardiaque, la température du corps, tout est dirigé et contrôlé par le système nerveux.

Les maladies se manifestent sous forme de troubles des fonctions corporelles. La température s'élève, mais la fièvre n'est pas une maladie, ce n'en est qu'un symptôme. Elle apparaît parce que la zone cervicale qui règle l'épaisseur des vaisseaux sanguins de la peau pousse ceux-ci à se contracter et diminue dès lors les pertes de chaleur de l'organisme. Par suite de la constriction des vaisseaux, la peau se refroidit: on frissonne, on claque des dents. Puis les vaisseaux de la peau se relâchent, la peau s'échauffe et les sensations de fièvre se produisent. Stimulés par les toxines de la maladie, le cerveau et le système nerveux produisent les symptômes de frisson et de fièvre, tout comme influencés par une peur légère ils font pâlir le visage. Le frisson de la maladie est identique à celui que provoque une peur plus forte: dans les deux cas, de la «chair de poule» se produit quand les petits muscles cutanés font se dresser les poils pour tenter de diminuer la perte de chaleur du corps. Pendant la fièvre, le cœur bat plus vite: en prenant le pouls du malade, le médecin peut donc évaluer la gravité de la fièvre. Mais le cœur bat aussi plus vite sous le coup d'une émotion.

La paralysie d'un membre est souvent le signe d'une maladie grave, mais un homme peut aussi être paralysé par la terreur ou rendu sourd ou aveugle par l'épouvante. La diarrhée est un symptôme de maladie, mais ce peut être aussi le résultat d'une forte émotion. Le roi Jacques 1er d'Angleterre était souvent saisi de coliques violentes



Chirurgien major des hôpitaux militaires (XVIII^e)

quand il était ému par les affaires désastreuses de l'État.

Une sécrétion salivaire excessive, appelée la salivation, peut résulter d'une maladie, tandis que sous le coup de la fièvre, la bouche se dessèche et se parchemine. De la salive est aussi sécrétée à l'excès à la seule pensée d'un plat savoureux, ou la bouche peut également se dessécher de peur. En témoigne le verre d'eau disposé devant l'orateur public: celui-ci boit avant de parler parce qu'il a le trac et après parce que sa bouche s'est desséchée en parlant.

La sécheresse de la bouche a été un des premiers tests judiciaires, une sorte d'épreuve. La bouche du prévenu était remplie de farine; s'il était innocent et n'avait pas peur, sa salive coulait et il était donc capable d'avaler la farine; s'il était coupable, la peur lui desséchait la gorge et il suffoquait.

Des vomissements peuvent résulter aussi bien d'une maladie que de la peur ou de l'odeur de quelque substance nauséabonde. La tension artérielle s'élève peu à peu quand les reins se durcissent avec l'âge; mais ceci peut aussi être produit par l'émotion au moment où le médecin applique un appareil pour déterminer la pression. Le sang d'un diabétique contient une quantité anormale de sucre et une partie de celui-ci se retrouve dans l'urine: de fortes émotions refrénées peuvent produire ces mêmes symptômes. C'est ce qu'on constate chez le joueur de rugby suppléant, assis sur son banc pendant un match, ou chez l'étudiant appelé à passer un examen difficile.

La plupart des symptômes de maladie sont susceptibles d'être contrefaits par la simple influence du système nerveux sur les fonctions corporelles. L'irritation ou la dépression mentale peuvent fort bien produire la dyspepsie, la jaunisse ou un abattement général. La peur peut produire des palpitations et une crise cardiaque être provoquée par des revers de fortune. Quand des villes ont été détruites par un tremblement de terre, on trouve souvent les cadavres d'hommes et de femmes qui ne présentent pas la moindre lésion.

Le chirurgien moderne se tourmente sur le sort du patient qui se soumet à une opération avec la ferme conviction d'y laisser la vie. L'homme atteint d'un cancer incurable se sent beaucoup mieux et retrouve des forces quand il prend un médicament nouvellement découvert. On peut citer un certain nombre de cas de gens atteints de dépression mentale, mais autrement bien portants, qui ont pu prédire avec précision le moment de leur mort. Ainsi, le Dr John Billings mentionne-t-il le cas d'un officier qui avait été blessé superficiellement à la bataille de Gettysburg. Le gaillard, pourtant d'une robustesse hors de pair, avait été très déprimé et avait annoncé aussitôt qu'il allait mourir, ce qu'il devait faire d'ailleurs quatre jours plus tard. L'autopsie révéla que tous ses organes étaient en parfaite santé et que sa blessure était trop légère pour avoir pu provoquer la mort...

La douleur, phénomène subjectif suprême de la maladie, est presque entièrement mentale. Un homme en colère ne ressent pas la moindre douleur des blessures qu'on lui inflige jusqu'au moment où il se calme; et ce même homme peut fort bien souffrir le martyre, par anticipation, dans la salle d'attente du dentiste. Les premiers chrétiens, quand on les brûlait vifs, levaient leurs bras rôtis par les flammes pour signifier à leurs amis présents qu'ils ne ressentaient aucune douleur. L'enthousiasme religieux était leur anesthésique comme il l'a été pour beaucoup de fanatiques qui se sont volontairement mutilé le corps.

Les troubles corporels les plus graves s'observent dans une maladie de l'imagination appelée l'hystérie. Ce mot vient de *hystéron*, qui signifie en grec «utérus» : les Hellènes croyaient en effet que la matrice était le foyer du mal. Ils étaient ainsi en avance de vingt-cinq siècles sur les idées de Freud relatives au refoulement sexuel et aux névroses. Des exemples classiques d'hystérie nous sont donnés par les saintes sujettes à de prétendues possessions démoniaques.

En France, au Moyen Age, il y eut une véritable épidémie d'incubes. L'incube était un démon mâle qui attentait à la pudeur des jeunes filles; de même la succube était-elle un démon femelle qui faisait perdre leur innocence aux garçons. Les démons mâles étaient beaucoup plus nombreux et entreprenants que ceux de l'autre sexe. Pour un jeune homme qui confessait avoir été attaqué pendant son sommeil par une succube, toute une ribambelle de jeunes filles faisaient la preuve qu'elles avaient été violées et étaient convaincues que seul le diable pouvait en être responsable.

Füssli : le rêve

Le pape Innocent VIII promulgua une bulle pour fournir aux fidèles une formule efficace d'exorcisation des incubes. De nombreuses femmes, pour la plupart des nonnes, confessèrent qu'elles avaient été soumises par le diable aux traitements les plus scandaleux, et que, ni le jeûne, ni la prière, ni les exercices spirituels ne parvenaient à les débarrasser de ce fléau.

En 1637, une discussion solennelle eut lieu publiquement à Paris sur le point de savoir si des incubes pouvaient procréer. La chose n'était pas sans pertinence car certaines femmes qui croyaient avoir été violées par des démons et ne cherchaient pas simplement à dissimuler une liaison plus terre-à-terre, exhibaient des marques non équivoques de la brutalité du diable. Des ecchymoses à contour de sabots fourchus apparaissaient sur leurs seins, pour marquer l'endroit où le démon les avait étreintes.

Ces meurtrissures semblaient prouver de manière convaincante que ces femmes avaient été violentées, mais des bleus très semblables apparaissent parfois de nos jours chez des jeunes filles atteintes d'hystérie aiguë.

Des êtres hystériques imitent inconsciemment et involontairement les symptômes d'un mal physique pour attirer l'attention sur eux, éveiller la sympathie ou éviter des situations désagréables.

Un membre paralysé ou estropié est un symptôme très commun d'hystérie: il peut en effet être maintenu inerte ou dans un état de contraction déformant. Des hystériques peuvent devenir sourds ou aveugles, leurs sensations peuvent être déformées, ils peuvent vomir avec obstination ou perdre leur appétit et dépérir. Des femmes hystériques peuvent se croire enceintes et manifester tous les signes extérieurs de cet état: suppression des règles, sécrétion de colostrum par les seins, nausées et enflure caractéristique du ventre. Cela peut se poursuivre longtemps après que l'époque de la délivrance est passée et que leur esprit s'est tourné vers d'autres manifestations.

Marie Tudor, fille d'Henri VIII et sœur de la reine Elisabeth, connut, dit-on, une de ces grossesses nerveuses. Même chez les femmes non hystériques la seule peur d'être enceintes fait parfois reculer le moment des règles.

Marie Tudor

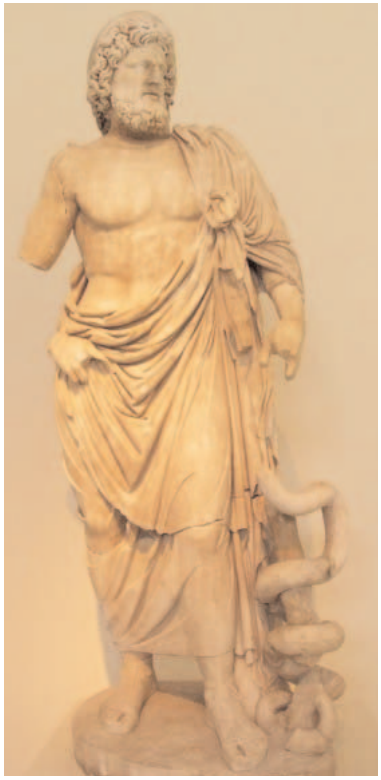
De la pseudo-hydrophobie apparaît quelquefois chez des êtres très imaginatifs. La véritable hydrophobie ou rage est une maladie qu'on acquiert en étant infecté par un virus de la salive des animaux enragés. Quand le mal se développe, il est inévitablement fatal: aussi la peur de cette maladie est-elle très grande chez certaines personnes. Si elles sont mordues par un animal, leur imagination travaille à ce point qu'elles présentent tous les symptômes de la rage sans avoir du tout la maladie. Elles peuvent même exagérer les symptômes et sombrer dans le délire, se mettre à aboyer et à mordre comme un chien, alors que de telles manifestations n'apparaissent jamais dans la rage véritable. Celle-ci, une fois installée dans le système nerveux, ne peut être guérie par aucun moyen connu, mais la fausse rage, elle, cède à la guérison par la foi.

Un sentiment de culpabilité est parfois responsable des symptômes de la gonorrhée, et seul un examen microscopique peut révéler si le malade a besoin pour être guéri des injections d'un spécialiste des voies génito-urinaires ou de l'absolution d'un confesseur.

Les patients hystériques sont nombreux. Parmi les estropiés, les paralytiques et les aveugles, ce sont les hystériques qui passent d'un médecin à l'autre sans être guéris, mais deviennent un jour d'éclatants exemples de la toute-puissance d'un guérisseur. Après quoi, ils vont partout chanter ses louanges. Ce n'est qu'à une époque récente que la Faculté s'est mise à étudier plus particulièrement cette catégorie de patients pour lesquels les pilules et les élixirs, la diète et l'hygiène sont sans effet.

Le traitement d'un soldat atteint d'un choc nerveux par suite d'un éclat d'obus est un exemple caractéristique de cure par la foi pratiquée au moyen de méthodes médicales. Grâce aux études psychologiques et psychiatriques, les méthodes de guérison par la foi ont été arrachées des mains des charlatans et des fanatiques. Elles deviennent peu à peu une science.

Tous les hommes et les femmes qui ont été guéris par la foi ne sont pas hystériques. Il y a de nombreux cas d'invalides cloués au lit depuis de nombreuses années par le rhumatisme et incapables de mettre un pied à terre, qui sous le coup d'une grande émotion, au milieu d'une maison en flammes par exemple, n'en ont pas moins montré un remarqua-



Esculape

ble retour d'activité. Le rhumatisme qui les avait frappés avait été réel au début, mais au cours d'une longue maladie ils avaient pris l'habitude de se croire infirmes, alors même qu'ils étaient rétablis. Ils avaient perdu confiance en eux.

Les gens qui deviennent dyspeptiques, bilieux ou mélancoliques à cause d'ennuis ou de désirs insatisfaits guérissent dès que leurs soucis disparaissent ou que leurs rêves se réalisent. Le mal du pays et le mal d'amour sont de vraies maladies et aucun médicament n'est aussi bénéfique en l'occurrence qu'un retour à la mère-patrie pour les uns et le mariage pour les autres.

Dans le corps, presque toute action déchaîne une réaction. Le cerveau influe sur l'activité du corps et celle-ci par réciprocité affecte le cerveau. Un état d'esprit mélancolique peut produire une crise hépatique, et une crise hépatique peut produire de la mélancolie. La maladie naît aussi bien dans l'esprit que dans le corps. Les deux sont si étroitement liés qu'il est parfois bien difficile de distinguer lequel est le vrai siège du trouble.

Le guérisseur croit que toute maladie est mentale et cette croyance le pousse à des excès fanatiques. Le médecin est parfois non moins convaincu que toute maladie est physique et il considère avec mépris les maux imaginaires qui n'en sont pas moins réels pour ceux qui en souffrent ***(1)***.

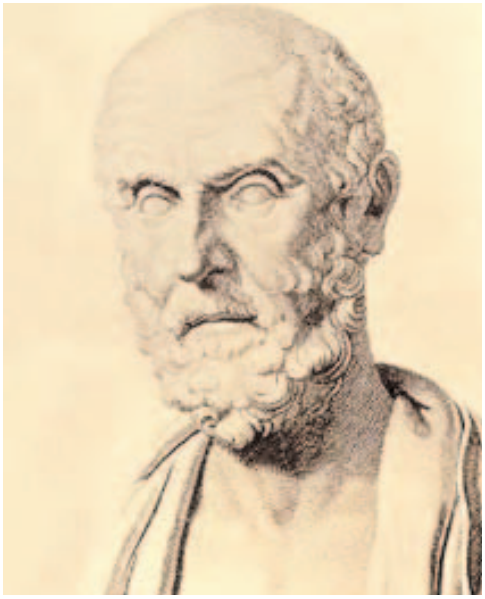
La principale difficulté en la matière provient du fait qu'une distinction arbitraire sépare le corps et l'esprit. Ce ne sont pas des entités distinctes. Le cerveau est un organe corporel aussi bien que le foie ou le cœur. Comme pour ces derniers, sa nutrition et sa température dépendent du reste du corps. Sous une stimulation, le foie sécrète de la bile, le cœur pompe du sang, et le cerveau sécrète des pensées. Parce que leur action coordonne l'activité de toutes les parties du corps, le cerveau et le système nerveux semblent occuper une fonction prédominante par rapport aux autres organes. Tel n'est pas le cas en réalité. L'esprit dépend autant du travail du cerveau que la fonction des autres organes, de leurs processus physico-chimiques.

C'est un vieux travers fallacieux que de prêter des vertus métaphysiques à certains organes. Les héros des poèmes homériques avaient leur âme dans le foie, les héroïnes de la littérature romantique la dissimulaient dans leur cœur, les gens orthodoxes de notre temps ont la leur dans leur cerveau. Jusqu'à l'époque de Shakespeare, les passions sexuelles furent localisées dans le foie.

Achille pansant Patrocle

(1) La reconnaissance de l'interaction profonde de l'esprit et du corps a donné depuis peu à la médecine une orientation nouvelle, appelée « psychosomatique ». Lire à ce propos l'excellente Introduction à la Médecine psychosomatique *du Dr Alberto Seguin, l'Arche, Paris, 1950. (N. du Tr.).*

Quand Ford demande à Pistol : « Tu aimes ma femme? », Pistol réplique: « Mon foie en bouillonne ! » Dans la littérature actuelle, le cœur reste le siège des « émotions tendres ». On parle toujours de « cœurs brisés », de gens « sans cœur », du Sacré-Cœur et de « cœurs transpercés par les flèches de Cupidon ». En dépit de sa situation élevée dans le domaine allégorique, le cœur se contente de pomper automatiquement le sang, un point c'est tout.



Hippocrate

Le sang lui-même a une signification bien particulière dans l'esprit de bien des gens. Il est considéré comme le lien réel et profond qui unit « les personnes d'un même sang ». Il joue aussi un rôle dans une vieille conception populaire de la maladie, dont on retrouve la trace dans l'expression « se faire du mauvais sang ». En réalité ce qu'il y a de plus particulier dans le sang c'est qu'il est un tissu liquide et qu'il est peut-être le moins vivant de tout le corps. Ce n'est rien de plus qu'un milieu nourricier qui transporte des gaz et des aliments d'un coin à l'autre du corps. Les vertus particulières attribuées autrefois au sang nous sont révélées par les commentaires auxquels les premières tentatives de transfusion de sang donnèrent lieu. Bayle s'inquiétait de savoir si recevoir du sang d'un autre homme transformerait le caractère et si la transfusion du sang d'un mouton à un chien finirait par muer le chien en mouton. Un chirurgien allemand proposa de recourir à la transfusion pour réconcilier les époux en cas de mariage malheureux: les partenaires incompatibles devaient échanger réciproquement du sang et acquérir de la sorte le même caractère et les mêmes goûts.

Les sécrétions mêmes du corps n'échappent pas aux sortilèges de l'allégorie. La sueur du front est noble et celle des pieds ignoble. Les larmes et la salive sont par essence des secrétions semblables, mais les unes sont versées à l'occasion d'émotions tendres et l'autre crachée par mépris.

Aucune des parties du corps n'est supérieure ou indépendante : elles sont toutes liées et connexes. Chaque organe, quand il fonctionne mal, manifeste des troubles caractéristiques, et ceux-ci affectent toutes les parties du corps qui dépendent de son bon fonctionnement. Quand le cœur est endommagé par la maladie, le souffle devient court et les jambes enflent sous l'hydropisie ; le cerveau est parfois privé d'irrigation et un évanouissement s'ensuit. Aucun de ces symptômes ne désigne directement le cœur comme le siège du trouble. L'évanouissement, l'essoufflement et l'enflure des jambes pourraient aussi bien être produites par un trouble centré dans le cerveau. La distinction ne peut être faite que par un observateur expert. Il étudie le cœur, écoute ses battements, détermine son volume et la régularité de ses pulsations. S'il trouve quelque chose d'anormal au cœur, c'est cet organe qu'il soigne. D'autre part le patient peut croire que son cœur est malade quand ses symptômes proviennent en réalité de troubles gastriques. Dans de tels cas il arrive que son imagination enfiévrée fabrique des symptômes supplémentaires. Après examen, un praticien expérimenté peut dire au patient que son cœur n'a rien du tout. Si le patient a confiance en son médecin, ses symptômes disparaîtront. Le diagnostic médical peut donc servir à soigner la maladie. Toutefois, bien plus souvent, le patient garde la conviction intime que son

cœur est atteint. Cette conviction ne fait que s'accroître plutôt que de décroître quand il consulte d'autres médecins et qu'il n'en trouve aucun qui soit de son avis. A la longue il finit par tomber entre les mains d'un guérisseur ou va faire un pèlerinage. Et sa « maladie de cœur » guérit !

Les maladies peuvent être divisées en trois catégories: primo, celles qui sont tout à fait mentales ; secundo, celles qui sont physiques mais ont tendance à guérir d'elles-mêmes ; tertio, celles qui physiques n'ont pas tendance à guérir d'elles-mêmes. Quatre-vingt à quatre-vingt-dix pour cent de toutes les maladies appartiennent aux deux premières catégories. Un homme atteint d'une paralysie des jambes d'origine psychique, d'un rhume de cerveau, d'un lumbago ou d'un mal d'estomac consécutif à des excès de table se rétablira grâce aux bons soins d'un guérisseur, d'un chiropractor, voire en prenant une spécialité pharmaceutique, mais, sauf pour la paralysie, il irait mieux de toute façon s'il n'avait rien fait du tout.

Par contre, d'autres maladies, telles que la diphtérie, la malaria, la syphilis, le cancer, le diabète, la tuberculose ou l'anémie pernicieuse ne disparaissent pas aux mains d'un guérisseur, d'un chiropractor ou d'un psychanalyste: pour les guérir, si c'est possible, les soins médicaux les plus attentifs s'imposent.

Le médecin expert choisit parmi ses patients les 10 à 20 % auxquels son traitement peut sauver la vie. Confiés aux mains d'un guérisseur, ces mêmes patients mourraient. Mais même s'il en est ainsi, les manœuvres de celui-ci restent efficaces pour 80 à 90 % des cas. Au surplus, il y a tendance chez les adeptes des guérisseurs à apostasier leur culte et à recourir aux bons offices d'un médecin quand ils sont sérieusement malades ou qu'ils souffrent beaucoup

Dürer : Homme souffrant

La croyance aux guérisons par la foi repose sur le témoignage. Il n'est pas de forme de raisonnement plus fallacieuse que celle qui émane d'un observateur inexpérimenté. Celui-ci tombe invariablement dans l'ornière trompeuse du *post hoc ergo propter hoc* : il était malade, il a été soigné, il s'est rétabli, donc le traitement l'a guéri.

Quatre-vingts à quatre-vingt-dix pour cent des affections se guérissent d'elles-mêmes dans de bonnes conditions, mais la plupart des gens imaginent que recouvrer la santé de cette façon peut être tenu pour une guérison positive. Celle-ci est toujours attribuée au traitement quel qu'il ait été.

Un des plus grands bienfaits de la science médicale est le diagnostic : celui-ci permet de sélectionner parmi 100 patients, les 10 ou 20 qui périraient à brève échéance faute d'un traitement approprié. Le charlatan et le rebouteux tirent profit de la guérison des 80 à 90 autres : en fait, chez ceux-ci, le corps n'a eu qu'à se guérir lui-même ! Il existait autrefois une forme de guérison par la foi, aujourd'hui disparue, qui était précédée par une sorte d'examen médical : c'était «l'attouchement royal» pour le «mal du roi» et l'épilepsie. Le «mal du roi» était la scrofule, ou tuberculose des glandes du cou, encore qu'à l'époque où l'attouchement royal était à l'honneur toute enflure du cou fût classée dans la catégorie des « écrouelles » et bénéficiât dès lors du traitement royal.

D'après la tradition, la pratique de l'attouchement royal aurait été instaurée au XIe siècle par Édouard le Confesseur, en Angleterre **(2)**.

Henri II guérissant des écrouelles

Voici comment on raconte qu'elle serait née : *« Une jeune femme avait épousé un mari de son âge, mais n'ayant pas eu de progéniture, des humeurs s'étaient amassées en abondance autour de son cou, elle y avait gagné un trouble douloureux et ses glandes avaient enflé de manière terrible. Exhortée dans un rêve à faire laver la partie malade par le roi, elle pénétra dans le palais, et le souverain lui-même se livra à cet acte d'amour en massant le cou de la femme de ses doigts trempés d'eau. Une santé éclatante lui fut prodiguée par la main bienfaisante : la peau malsaine s'ouvrit, des vers en sortirent dans un flux de matière purulente, et la tumeur disparut. Mais comme l'orifice de l'ulcère était grand et repoussant, le roi commanda que la femme fût entretenue à ses frais jusqu'à sa guérison complète. Or avant qu'une semaine se fût écoulée, une peau nouvelle s'était formée et avait si bien caché les cicatrices qu'on ne voyait plus rien de la plaie originelle. Devenue la mère de jumeaux dans l'espace d'un an, la femme fit croître encore l'admiration qu'on portait à la sainteté d'Édouard. »*

En d'autres termes elle avait donné un témoignage de sa guérison.

(2) Certains chroniqueurs la font remonter à Clovis, qui aurait guéri des écrouelles un de ses braves guerriers nommé Lancinet. Consulter à ce propos: P. de Lancre, L'Incrédulité et mescréance du sortilège*, p. 160. Beaucoup d'historiens ne croient pas toutefois que le privilège royal de guérir la scrofule soit antérieur au règne de Robert Capet. (Note du Traducteur).*

Le pouvoir miraculeux de guérir par l'imposition des mains fut considéré comme héréditaire par les successeurs d'Édouard, mais, par la suite, il fut inclus dans le droit divin des rois. La pratique de l'attouchement des écrouelles prit une allure de cérémonie complexe. Les patients assemblés étaient examinés par le médecin du roi et ceux qui étaient tenus pour inaptes au traitement étaient renvoyés. Les élus devaient fournir un certificat disant qu'ils n'avaient jamais été touchés auparavant par la maladie, fait significatif quant à la permanence de la guérison. Les malades soumis au roi étaient bénis, leurs écrouelles étaient touchées et une pièce d'or leur était suspendue au cou. Cette dernière était analogue à l'amulette du sauvage et constituait sans doute un puissant facteur d'encouragement pour faire durer cette pratique. La dépense en pièces s'élevait parfois par an à une somme correspondant à quelque 20 millions de francs, mais après l'époque d'Élisabeth la grandeur des « amulettes » fut réduite.

Tous les rois ne croyaient pas à l'efficacité de leurs attouchements. Jacques 1er d'Angleterre voulut laisser tomber la pratique qu'il considérait comme une superstition, mais fut persuadé de la poursuivre pour des raisons politiques. Guillaume III exprimait son opinion sur la question par les termes mêmes dont il se servait en imposant les mains: « Puisse Dieu vous donner meilleure santé et plus de bon sens ». Il finit par refuser de poursuivre davantage ces simagrées et fut par conséquent taxé de cruauté. La reine Anne fut

le dernier des souverains anglais à pratiquer l'attouchement des écrouelles; après sa mort la tradition fut abandonnée. Le Dr Samuel Johnson a été une des dernières personnes à être touchées : il était âgé de quatre ans à l'époque, et Boswell nous a appris qu'il souffrit de scrofule pendant toute sa vie.

L'attouchement royal n'était pas le privilège des souverains anglais ; il était pratiqué aussi par les rois de France **(3)**. Louis XIV toucha 1600 personnes en un dimanche de Pâques, mais un commentateur ayant son franc-parler prétendit que pas une seule ne fut guérie. Tout comme en Angleterre, chaque patient recevait une aumône comme part du traitement.

(3) Certains souverains avaient même leur spécialité: les rois de Hongrie avaient la réputation de guérir la jaunisse, les rois de Castille les démoniaques. Les rois d'Angleterre, on va le voir, ne se contentaient pas des scrofuleux, ils prétendaient guérir aussi les épileptiques. (Note du Traducteur).

La pratique de l'attouchement des écrouelles ne prit fin en France que peu de temps avant la Révolution.

Plus un roi était débauché, plus on attribuait de vertus à ses attouchements. Charles II d'Angleterre était bien le plus couru de tous les guérisseurs. Même quand il se trouva en exil aux Pays-Bas, il fut assiégé par des patients. Un jour de l'an 1648, la foule qui se pressait pour être touchée par lui était si nombreuse que 6 ou 7 malades furent piétinés à mort. Il est à remarquer que plus de gens sont morts de la scrofule à l'époque de Charles II qu'au cours de toute autre période de l'histoire d'Angleterre.

Les rois d'Angleterre distribuaient aussi des « anneaux de coliques » qui devaient servir à prévenir les coliques et les attaques d'épilepsie. Henri VIII, après sa séparation d'avec l'Église, continua cette pratique : il existe une lettre d'Anne de Boleyn qui parle de la distribution de ces amulettes. On peut y lire : « Monsieur Stephens, je vous envoie ci-joint des anneaux de coliques pour vous et M. Gregory et M. Peter, en vous priant de les distribuer comme il vous semblera le mieux. »

La reine Élisabeth possédait un anneau bénit qu'elle portait suspendu entre les seins. Cet anneau avait « la vertu d'expulser l'air infecté ». Il était analogue aux sachets d'*assa fœtida* des périodes ultérieures.

Au cours du Moyen Age, la guérison par la foi fut poussée plus loin qu'elle ne l'a jamais été sauf chez les peuples les plus primitifs. N'était-on pas d'ailleurs à l'Age de la Foi par excellence, période rendue glorieuse par la construction de magnifiques cathédrales, mais caractérisée aussi par la saleté, la bigoterie et les épidémies de pestilences? La religion chrétienne était alors à son apogée. Pendant et après le déclin de l'Empire romain, la thérapeutique développée par les médecins grecs se désintégra sous l'influence du christianisme. Les Grecs avaient renoncé aux cures sacerdotales et avaient converti à une thérapeutique rationnelle les barbares romains, attachés auparavant à une multitude de dieux guérisseurs et à des remèdes de bonnes femmes. Mais sous l'influence chrétienne, une thérapeutique fondée sur l'observation clinique fut remplacée à nouveau par une guérison par la foi,

Charlatan

aussi grossière et superstitieuse que chez les peuples les plus sauvages.

Les premiers chrétiens, puis ceux du Moyen Age, acceptèrent sans sourciller la doctrine de l'influence des démons sur la vie des hommes : ils voyaient surtout leur pouvoir démoniaque dans la production de maladies. Ils croyaient dur comme fer aux miracles et en particulier à la guérison miraculeuse des maladies. La croyance démonologique des chrétiens avait été héritée de la doctrine des Juifs, qui croyaient fermement aux démons et aux possessions démoniaques. Aussi le traitement des maladies se réduisait-il en toute logique à des exorcismes.

Jésus guérissant

Jésus lui-même guérissait en chassant des démons. Fidèles à son exemple, les Chrétiens se firent partout exorciseurs. La démonologie juive continua de vivre parmi les Juifs convertis et la croyance aux interventions surnaturelles dans les affaires humaines fut largement acceptée. Rien n'a plus retardé le progrès de la médecine scientifique an cours des deux derniers millénaires que la poigne de fer de la théologie maintenant des pratiques basées sur la croyance à l'origine surnaturelle de la maladie.

Si la théologie chrétienne a retardé le développement des moyens de soigner les malades, en même temps la religion même a compensé en partie ce retard par l'introduction d'une attitude tout à fait nouvelle vis-à-vis des malades. Auparavant il était rare que les malades indigents reçussent une aide charitable, et personne, c'est certain, ne s'occupait d'eux pendant leur maladie. Des nouveau-nés étaient abandonnés sur les marches des temples, afin d'être adoptés ou de mourir, selon les caprices de la fortune. D'après les préceptes de Jésus, les malades et les faibles devaient être soignés par les êtres forts et en bonne santé. Des hospices furent fondés. Pendant des siècles ces institutions charitables furent de simples refuges pour les malades indigents : aucun traitement médical n'y était prodigué.

Ce n'est que depuis peu, depuis que le traitement médical moderne s'est développé, que les hôpitaux dispensent aux malades des soins appropriés aussi bien qu'un refuge.

Il n'empêche que les hôpitaux de charité modernes, les orphelinats et la prise en charge par la municipalité des malades et des infirmes sont nés de la religion chrétienne et se sont développés à partir de leurs prédécesseurs des premiers âges de la chrétienté.

La conception chrétienne de la maladie peut être résumée le mieux par ces mots de saint Augustin, écrits au Ve siècle : « Toutes les maladies des Chrétiens doivent être attribuées à des démons ; ceux-ci tourmentent surtout les êtres baptisés depuis peu, oui, même les nouveau-nés innocents ! »

Pour le VIe siècle, le pape Grégoire le Grand était un homme d'esprit large, ce qui ne l'empêcha pas de rapporter solennellement l'histoire suivante: une nonne, après avoir mangé de la laitue sans avoir fait le signe de la croix, avait avalé un démon ; lorsqu'un saint

homme lui avait enjoint de sortir, il l'avait fait en disant : « Pourquoi m'en voudrait-on ? J'étais assis sur la feuille de laitue et, comme cette femme n'avait pas fait le signe de la croix, elle m'a mangé en même temps que la salade. »

Les hommes qui chassaient les démons veillaient toujours bien à tenir la bouche fermée pendant leurs exorcismes, de peur que le diablotin ne bondisse de la bouche du patient dans la leur.

De nos jours, les gouttelettes de mucus qu'on éparpille dans un éternuement ont pris la place des démons dans la transmission des maladies. Selon les croyances médiévales, les démons pathogènes avaient tendance aussi à pénétrer dans la bouche pendant le sommeil.

Charles II d'Espagne

Au XVII^e^ siècle, le roi Charles II d'Espagne obligeait encore son confesseur et deux moines à se tenir près de son lit pendant son sommeil, afin de chasser les démons.

Jusqu'à une époque toute récente, on crut que l'air nocturne était cause des maladies, et les fenêtres des chambres à coucher devaient rester bien closes la nuit. Cette croyance à la nocivité de l'air nocturne était en fait un vestige de la fable des démons errants, porteurs de maladies.

Puisqu'on croyait que la possession par des démons était la cause de la maladie, les malades étaient, comme il se devait, traités par des prières, des exorcismes, l'imposition des mains et le contact de saintes reliques. On les exhortait à plus de piété. Et toutes les guérisons étaient attribuées à ces méthodes de traitements. Comme, ainsi que nous l'avons vu plus haut, 80 à 90 % des maladies guérissent d'elles-mêmes, beaucoup de guérisons pouvaient leur être imputées. Elles donnaient lieu à des témoignages et ceux-ci à leur tour étaient exagérés et embellis par la tradition. Si le patient restait opiniâtrement malade, on supposait qu'il refusait lui-même d'aller mieux et on le traitait en conséquence. Pendant les épidémies de pestilences, les malades entêtés étaient parfois traînés à l'église, par douzaines, solidement enchaînés les uns aux autres. On les jetait sur le sol du lieu saint et ils y restaient jusqu'à leur mort ou jusqu'à ce que, leur piété renaissant, leur démon eût été expulsé et qu'ils recouvrassent la santé. Les guérisons, bien sûr, n'étaient pas très fréquentes dans de telles circonstances, mais on attribuait cela aux patients, non au traitement.

Le pouvoir qu'avaient certains saints d'opérer des guérisons miraculeuses leur survivait, croyait-on : il émanait encore de leurs reliques ou des objets qu'ils avaient consacrés. Les piscines sacrées où ils avaient plongé les malades, les monastères où ils avaient prié et les reliques qu'ils avaient touchées devenaient à leur tour des moyens de guérison. La forte demande de reliques donna naissance peu à peu à un commerce prospère, qui se développa d'abord en Terre Sainte. Le fait que la plupart des reliques achetées par les croisés et les pèlerins étaient de fabrication récente n'enlevait rien à leurs vertus curatives.

La relique la plus recherchée était le bois de la croix authentique de Jésus : si l'on avait réuni en un endroit tous ses fragments éparpillés à travers l'Europe on aurait eu de quoi reconstituer pas mal de croix authentiques. Des larmes du Sauveur, de la Vierge Marie et de saint Pierre furent rapportées de la Terre Sainte, de nombreux siècles après leur mort, ainsi d'ailleurs que du sang de Jésus et du lait de sa sainte mère.

Souffrance

Les prêtres peu scrupuleux de la Terre Sainte faisaient d'excellentes affaires en vendant, aux pèlerins qui visitaient chaque année la Palestine, des rognures d'ongles de leurs propres orteils comme étant celles de saints décédés. Les rognures d'ongles de saint Pierre étaient particulièrement nombreuses et elles se répandirent en quantité phénoménale à travers toute l'Europe.

Un monastère de Jérusalem mit en vente ce qui était présenté aux jobards comme le doigt du Saint-Esprit et un autre possédait même une plume provenant de la même source .Une véritable rivalité se développa entre les différents monastères et les églises : c'était à qui posséderait les reliques les plus sensationnelles et les plus efficaces ! Cette rivalité se justifiait en partie par l'esprit de lucre, car les malades exaucés faisaient des dons à l'église, et dans certains cas de très grandes fortunes furent ainsi amassées. Au XIIe siècle, l'autel de la cathédrale de Cologne recueillit les crânes des Trois Rois Mages qui avaient apporté des présents à Jésus nouveau-né.

Par esprit de concurrence, l'église de Saint-Géréon exhiba les reliques de ce saint et de toute sa bande de martyrs. Cet esprit de compétition gagna l'église de Sainte-Ursule, et tout un cimetière fut pillé pour arriver à tapisser les murs du monastère des os de la sainte et de ses onze mille vierges martyres. Le fait que bien des ossements de pucelles étaient sans conteste des os masculins n'enleva rien à leur pouvoir thérapeutique. Les croyants émettant leurs suppliques en toute bonne foi considéraient ces reliques comme authentiques et douées d'un pouvoir surnaturel.

Ainsi, lorsque se produisaient des guérisons indubitables, c'était l'esprit des malades seul qui en était responsable, comme c'est encore le cas de nos jours dans les guérisons par la foi.

Reliquaire "Vraie Croix"

A notre époque, les lieux de pèlerinage thérapeutique les plus fameux sont celui de Lourdes (que Zola a magistralement décrit dans son roman *Lourdes*) et celui de Sainte-Anne-de-Beaupré au Canada.

Les reliques et les lieux saints guérissent aussi bien de nos jours qu'à l'époque médiévale. Des médecins modernes conseillent même parfois à leurs patients d'effectuer un pèlerinage. Toutes les maladies dues à l'hystérie ou à des états mélancoliques sont en effet susceptibles d'y guérir. Des hommes et des femmes atteints de maladies incurables vont même guérir - souvent complètement - suite à l'espoIr fantastique qui les a inhibés.

Un grand nombre de saints chrétiens ont pratiqué eux-mêmes l'art de guérir soit par des exorcismes soit par l'imposition des mains.

Ils transmettaient de la sorte le flambeau de la médecine de l'homme primitif. Ils avaient repris la pratique médicale là où les prêtres d'Esculape l'avaient laissée cinq siècles avant le Christ, à l'époque où une médecine rationnelle allait remplacer pendant quelques centaines d'années l'antique guérison par la foi.

Mais peu à peu les pratiques thérapeutiques des saints furent exercées avec un zèle décroissant. Reprise durant mille ans par les rois sous forme du « toucher royal » l'exercice tomba en désuétude lorsque les monarques l'abandonnèrent à leur tout. L'art de la guérison par la foi tomba dès lors aux mains de charlatans comme Valentin Greatrakes, Cagliostro, Mesmer et Andrew Jackson Davis, puis enfin dans celles de Dowie, de Mary Eddy et de Coué.

Du sorcier primitif au guérisseur en complet veston la méthode de traitement n'a changé que dans le détail. La force des guérisseurs tient tout entière dans la foi de leurs adeptes : tant que la confiance règne, le traitement apporte la paix et la sécurité. Même si la mort survient parfois, *après tout, ne sommes-nous pas tous mortels ?*

Extrait de l'ouvrage *Devils, Drugs and Doctors de Howard W. Haggard*
Adaptation française parue aux Éditions :

PLON DÉMONS, DROGUES ET DOCTEURS

Ce texte datant du milieu du XX^{e} siècle reflète assez bien la croyance de l'époque en une médecine moderne en continuel progrès, capable de supplanter durablement les thérapies empiriques, les médecines populaires et hérétiques traitées de *charlatanisme*.

Pourtant Howard Haggard dont l'ouverture d'esprit est indéniable se trompe sans doute, lorsqu'il pourfend la technique d'Émile Coué, par exemple, ou les pratiques du *chiropractor* aujourd'hui universellement reconnues, même si elles restent contestées par les adeptes d'un matérialisme pur et dur. Ayant personnellement bénéficié des soins du Dr Albert Pecunia, ancien officier de marine devenu chiropracteur lorsqu'il eut mis sac à terre, j'ai reconnu les bienfaits de sa technique de même que les centaines de personnes notamment des sportifs de haut niveau qu'il a sû tirer d'affaire.